

René Allio est allé ailleurs

Ce cinéaste singulier puisait dans la mémoire populaire.

René Allio est mort dans la nuit de dimanche à lundi. Il avait passé la ligne des 70 ans, il était né à Marseille, une ville qu'il a toujours aimée et servie.

C'est d'abord le théâtre qui le captiva. Peintre de formation, Allio réalisa pour la troupe du Galion d'Or ses premiers décors, avant de gagner Paris où il participa activement à la vie des petits théâtres des années 50, auprès des metteurs en scène parmi les plus novateurs de l'époque, comme Jean-Marie Serreau, André Reybaz ou Jacques Mauclair.

C'est ainsi qu'il signa le décor de *Capitaine Bada* de Jean Vauthier au Théâtre de Poche en 1952, ou, deux ans plus tard, celui du *Professeur Tarane* d'Adamov au Théâtre de l'Œuvre. Il devait d'ailleurs retrouver Adamov (*Paolo Paoli*, 1957) lors de son compagnonnage avec Roger Planchon, qui allait être déterminant pour les deux. Ensemble, ils furent marqués par la tournée du Berliner Ensemble de Brecht et la brassée de spectacles fondateurs qu'ils virent au Théâtre des Nations. L'un signant les décors et costumes, l'autre la mise en scène, leur amitié scénique allait être aussi longue que féconde, marquée par de grands classiques tels *Georges Dandin* (1958) puis *Le Tartuffe* (1962).

C'est avec Allio que Planchon ouvrit à Lyon le Théâtre de la Cité en 1957 : *Henry IV* de Shakespeare. Citons encore *Schweyk dans la Seconde Guerre mondiale* (1960), *La Vie imaginaire de l'éboueur Auguste Geai* de Gatti (1961) ou encore *Bérénice* (1966) de Racine.

Les décors d'Allio sont des machines à jouer et le bras séculier d'une pensée dramaturgique, à l'opposé de toute esthétique naturaliste et loin des toiles peintes. Des décors ouverts sur l'histoire et rétifs à l'illusion. Pour *Dandin*, par exemple, Allio donne toute son importance au plancher, luisant à l'extrême, et cadré



MARTINE VOYEUX-MÉTIS

René Allio : « Si je nommais ce que je cherche, je parlerais de réalisme classique. »

son espace par des toiles suspendues où l'on voit des reproductions en noir et blanc de peintures religieuses de l'époque.

On retrouve ces qualités dans l'un de ses derniers décors, splendide, réalisé à Strasbourg pour le *Chatterton* de Vigny, mis en scène par Jean Jourdheuil en 1977. Entre-temps, Allio a beaucoup contribué à la grande réflexion des années 60 sur le lieu théâtral au sein de l'Atelier d'urbanisme et d'architecture ou en aménageant la salle d'Aubervilliers lorsque Gabriel Garran s'y installa. Si René Allio mit en scène quelques opéras, il s'éloigna du théâtre, mais non des acteurs qu'il y avait côtoyés et aimés : ils allaient souvent apparaître dans ses films. Car Allio passa au ciné-

dès 1959, avec un film d'animation réalisé pour servir de complément à la mise en scène de théâtre des *Ames mortes* de Gogol. En 1963, il saute plus délibérément le pas et met en scène un court métrage, *la Meule*. Profondément habité par le cinéma, il va dès lors lier sa pratique de la mise en scène avec une intense activité théorique. Ses trois premiers films de long métrage (*la Vieille Dame indigne*, 1965, *P'Une et l'autre*, 1967, *Pierre et Paul*, 1969) sont ainsi engendrés par une réflexion sur le réalisme et un travail sur Bertolt Brecht, *la Vieille Dame indigne* était tiré d'*Histoire d'almanach* du poète d'Augsburg. *La Vieille Dame* marqua pour la prestation d'une « vieille » gloire du cinéma, la formidable Sylvie.

Dans les années 70, son approche se politise encore dans la mouvance d'un cinéma que l'on qualifiait de gauchiste, avant que le révisionnisme des années 80 ne transforme le qualificatif en insulte. Il y sera le héritier de la mémoire populaire, d'une opposition à l'Etat bourgeois centralisé, et d'un régionalisme militant. *Les Camisards* (1972), récit sur la résistance des protestants dans les Cévennes après la Révocation de l'Edit de Nantes en 1689, seront le point d'orgue de ce travail. Il y mit en scène des jeunes inconnus qui avaient pour nom Gérard Desarthes, André Engel, Olivier Perrier, Philippe Clévenot et même Michel Boujenah. Plus radical encore, en

1976, *Moi Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, adapté d'une étude farnese de Michel Foucault.

A cette époque, il dirige aussi une comédie politique, *Rude journée pour la Reine* (1973), avec Simone Signoret dans le rôle d'une femme de ménage que la lecture de la presse à princesses rend un tantinet cinglée. Une belle tentative d'explorer *in vivo* l'imaginaire populaire, où Gérard Depardieu fit une apparition virile et remarquée.

En 1976, en harmonie avec son parti pris décentralisateur, Allio se réinstalle à Marseille. Il y fonde un atelier de production. *L'Heure exquise* et *Retour à Marseille* illustrent ce recentrage (mot d'époque), à la fois sur un terrain connu et sur un cinéma plus narratif.

En 1985, c'est *le Matelot 5/2*, avec Dominique Sanda et Jacques Penot, retour sur les grands standards de l'aventure populaire et les années 1900, inspiré du récit d'Emile Guinde, un Toulonnais qui avait consigné dans des cahiers d'écolier les aléas de sa vie mouvementée : tour à tour matelot, légionnaire et soldat. Une fois de plus, Allio s'intéresse aux petites gens, aux damnés, aux abandonnés de la terre. Dans ses *Carnets* (1), il notera à ce propos : « J'aime les pauvres. Et j'ai parlé d'eux et j'en parlerais encore, mais ces "idées" prétendaient au monopole de ce qu'on peut dire sur eux, censure têtue et insidieuse, elles nous confisquaient en

...



••• *nous-mêmes la confiance en notre propre dire.*»

En 1991, il réalise son onzième et dernier film, *Transit*, adapté (avec l'aide de Jean Jourdheuil) du livre homonyme d'Anna Seghers: *l'Histoire d'un homme*, un Allemand, prolétaire, qui fuit les nazis et échoue un matin de guerre près du port de Marseille, rue de la Providence. A propos de ce film, Allio dévoilait ce qui pourrait être considéré comme son discours de la méthode: «*C'est une histoire de gens, un contexte historique, une transgression de la Loi. Si je devais donner un nom à ce que je cherche aujourd'hui, je parlerais d'un réalisme classique.*»

René Allio portait en lui le projet d'une adaptation a priori surprenante: *le Bon Petit Henri* de la Comtesse de Ségur. Mais quand on a lu ce court récit venu de la tradition orale qui reprend le thème du voyage initiatique d'un homme-enfant, on voit immédiatement le rapport: «*Ce Petit Henri, c'est de plus en plus moi, chaque étape, chaque épreuve traversée, c'est un de mes films. C'est l'accession du cinéaste...*» *Le Bon Petit Henri* aurait pu être le premier film de René Allio, il ne sera plus jamais le dernier●

G.L., A. P.-G.,
J.-P. T. et E.W.

1) Les carnets de René Allio ont été publiés aux éditions Lieu commun en janvier 1991. Une rétrospective des films de René Allio est actuellement en cours jusqu'au 17 avril, à Paris, à la galerie nationale du Jeu de Paume.